

Les Hollandais rappelèrent en toute hâte leur flotte; allant encore plus loin pour calmer les fureurs populaires, le faible Charles I déclara la guerre à la France, et promit de réparer le mal fait en secourant la Rochelle. Richelieu, peu inquiet d'une rupture avec l'Angleterre, voyant que ni les réformés de l'intérieur ni ceux du dehors ne consentaient à servir sa politique, s'arrêta brusquement dans ses desseins, et fit la paix avec l'Espagne, résolu avant d'aller plus loin d'en finir à tout prix avec le vieux parti huguenot. Bientôt parut à l'horizon la flotte britannique, composée cette fois de quatre-vingt-dix vaisseaux et de cent vingt chaloupes, portant seize mille hommes commandés par Buckingham, le favori de Charles I. Aidé par des réfugiés français et par des marins de la Rochelle, il attaqua l'île de Ré, y débarqua sans obstacle, et l'occupa tout entière, sauf la citadelle de Saint-Martin. Mais, tandis qu'il perdait un temps précieux devant ce réduit mal gardé, Louis XIII, accouru lui-même sur la côte, déployait une énergie militaire étonnante chez un homme si peu résolu, réunissait quelques bateaux, et ne craignait pas d'y embarquer l'élite de ses troupes pour les expédier au secours du fort menacé. Elles arrivèrent toutes heureusement à la faveur des marées basses, et Buckingham, n'ayant su ni les arrêter sur mer ni les battre en détail, se vit bientôt contraint de les attaquer en masse. Repoussé avec perte, acculé au rivage, il se rembarqua honteusement de nuit, et, au risque d'encourir les vengeances de ses compatriotes, il céda la mer à un ennemi sans marine, et abandonna la Rochelle à la colère du roi.

XXXI. Ancienne bourgade de pêcheurs enrichie par son commerce, cette ville s'était de bonne heure mise à l'abri de l'escalade et du canon. Elle se vantait de n'avoir jamais reçu de garnison et de s'être défendue à elle seule pendant les guerres des Anglais. A l'exemple de Marseille, qui prêtait sa marine aux premiers croisés, elle avait offert la sienne à Charles VII pour reprendre Bordeaux; pour récompenser sa bravoure, les rois l'avaient comblée de privilèges. Enorgueillie de sa

prospérité, séduite par les doctrines de Calvin, elle était depuis les guerres de religion le boulevard de l'hérésie, vivait par mer quand on lui fermait la terre, ne rougissait pas de devenir le pied-à-terre de ses vieux ennemis les Anglais, et n'aspirait à rien moins qu'à former autour d'elle une petite Hollande.

XXXII. Pour réduire la Rochelle, il fallait l'isoler de l'Océan. Or une marine s'improvise encore moins qu'une armée, et, grâce à ses dissensions et à l'incurie non moins désastreuse de ses souverains, la France ne possédait pas un vaisseau. Comme à l'île de Ré, la nécessité fournit un expédient pour s'en passer. Le port étant situé au fond d'une grande rade, large de quinze cents mètres, un ingénieur eut l'idée de la fermer par une digue. Après quelques tâtonnements, les travaux commencèrent avec vigueur. Les vagues, qui s'étaient jouées des premiers essais, vinrent bientôt se briser contre deux talus gigantesques, partant des deux rives opposées et se rapprochant tous les jours davantage. L'hiver les trouva fort avancés, et les plus grosses tempêtes n'y firent que de faibles brèches. L'été devait suffire pour achever ce rempart, large de vingt-quatre mètres à sa base et de huit à son sommet; au centre, restait pour le flux et le reflux un chenal étroit, inaccessible aux vaisseaux; des batteries flottantes garnissaient l'ouvrage, qu'on avait craint de charger d'artillerie, et le reliaient à deux forts construits de chaque côté de la rade; le reste du rivage était hérissé de canons. Ainsi, par un travail merveilleux, les Français, transportant encore une fois le champ de bataille sur terre, étaient parvenus à affamer un port imprenable, et offraient à l'ennemi du dehors un demi-cercle de feux concentrés, contre lesquels la plus belle flotte ne pouvait que se briser.

XXXIII. De leur côté, les assiégés déployaient un courage digne d'une meilleure cause, et supportaient sans murmure les plus affreuses privations. La mort était décrétée contre quiconque parlerait de se rendre, l'armée royale ne faisait aucun quartier aux fugitifs: il ne restait donc qu'à se défendre en désespérés en attendant les grands secours

promis par l'Angleterre. Déjà au mois de mai la flotte si désirée avait paru, et un instant ramené la joie dans la ville. La digue n'était pas achevée; peut-être était-il encore temps de la forcer. Mais Buckingham se contenta de l'examiner à distance, et, jugeant les obstacles trop redoutables, il s'éloigna sans rien entreprendre. De retour à Londres, il y fut cette fois assassiné. Par ce terrible exemple, les Anglais avaient cru stimuler l'apathie de leur souverain; la belle saison ne s'en passa pas moins en préparatifs lents et incertains, peu en rapport avec les souffrances croissantes des assiégés et avec les formidables travaux des troupes royales. Enfin, le 28 septembre, une nouvelle flotte de cent quarante voiles arriva en vue de la Rochelle, qui tenait toujours. Il n'était plus temps de la sauver; les obstacles qui avaient arrêté Buckingham au mois de mai étaient décuplés. De loin l'ennemi échangea avec les canons français quelques milliers de boulets qui tuèrent à peine une centaine d'hommes, et sans plus de succès lança quelques brûlots contre les batteries flottantes. Puis il disparut encore une fois pour ne plus revenir, n'ayant même pas obtenu une capitulation honorable à la malheureuse cité, qu'il avait entraînée dans son alliance et bercée de si vaines espérances.

XXXIV. A bout de vivres, les fiers bourgeois durent se résigner à se mettre à la merci du roi. Le 30 octobre (1628), les soldats entrèrent dans la ville, apportant du pain aux habitants, qui n'en avaient pas vu depuis des mois, leur amenant des troupeaux et trois mille chariots de vivres. La ville s'estima heureuse d'en être quitte pour la perte de ses franchises et de ses fortifications. Un gouverneur nommé par la couronne et une garnison royale remplacèrent le maire et les bourgeois intrépides qui avaient tourné leurs armes contre la patrie. Peut-être leur bravoure réclamait-elle moins de rigueur; mais Richelieu fut sans pitié. Il traita de même les réformés de Languedoc, qui mirent bas les armes l'année suivante, et Montauban, dont la prise termina la guerre. Les huguenots perdirent leur droit de réunions an-

nuelles et leurs places de sûreté, privilèges dont ils n'avaient usé qu'au détriment de la France. Retombant dans la loi commune, ils conservèrent la liberté de conscience, mais cessèrent d'être un parti politique. Du reste, leur conduite avait été si antinationale, et Richelieu était si peu suspect de mêler la piété aux affaires, qu'ils ne purent accuser le catholicisme de leur chute, ni se consoler par la gloire que la persécution donne quelquefois aux plus mauvaises causes.

XXXV. Cette seule victoire permit au cardinal d'exécuter dans tout le royaume la démolition récemment décrétée des forteresses qui, n'ayant pas de garnison royale, sortaient d'un système général de défense. Les villes coururent raser remparts et citadelles; les paysans se ruèrent sur les donjons; dans leur joie d'enfants, ils ne songeaient pas qu'il est plus court de renverser que de construire, que, sous prétexte de déraciner les abus et les tyrannies locales, ils sacrifiaient des libertés chèrement achetées par leurs pères, et se livraient pieds et poings liés aux envahissements d'un autre despotisme. De là un vaste accroissement de force au service de l'ambition conquérante de la couronne, mais au détriment de la puissance défensive et de la vie propre de chaque province. Plus d'autre armée, plus d'autres officiers, plus d'autres châteaux que ceux du roi. Poursuivant partout le même dessein et flattant habilement l'amour-propre des petits pour apaiser les grands, Richelieu ouvrit les grades de l'armée aux roturiers, plus souples que les gentilshommes, et la noblesse elle-même aux armateurs, aux échevins ou consuls des villes. Triste et dernière trace de l'indépendance féodale, le duel fut défendu sous peine de mort. Les grandes familles perdirent les gouvernements de province, qui formaient entre leurs mains comme un reste des grands fiefs. Le siège de la Rochelle ayant fait sentir le besoin d'une marine centralisée comme l'armée de terre, sur-le-champ furent construits des vaisseaux de haut bord, chargés de canons, destinés à remplacer et à dominer les flottes des villes commerçantes; en même temps le titre de grand amiral, enlevé au duc

de Guise, passa sur la tête du ministre tout-puissant.

.XXXVI. Fatigué de l'égoïsme des partis, le peuple accepta ce joug sans mot dire. Les princes et les grands seigneurs ne se laissèrent pas briser si facilement; braves et fiers, ils tenaient à leurs vieux privilèges; sans leur étourderie et leur manque de discipline, ils eussent fait payer cher au cardinal ses fantaisies despotiques. Mais il prévint ou déjoua leurs complots avec tant de décision et de sévérité, que bientôt la terreur seule de ses vengeances paralysa le bras de ses ennemis. Un jeune et galant seigneur, le comte de Chalais, accusé d'avoir conspiré avec les dames de la cour, fut jugé et décapité (1626). A l'occasion de ce procès, la reine Anne d'Autriche fut soumise aux mesures de la méfiance la plus injurieuse et séparée de ses amies: c'était pour elle un crime d'État d'avoir voulu acquérir quelque influence sur son époux. Peu après, un rejeton de souche illustre, Montmorency-Bouteville, fut, malgré les supplications de la noblesse, livré au bourreau pour un duel. Écartée peu à peu des affaires par son ingrate créature, la reine mère a espéré un instant regagner le cœur de son fils. Richelieu, que l'on croit déjà perdu, est instruit à temps, accourt chez le roi, lui offre sa démission (1630), menace de l'abandonner aux dangers qui l'assiègent, aux ennemis qui le harcèlent, et manie si bien la ruse et l'épouvante, que Louis XIII ne connaît plus ni femme, ni frère, ni mère. Anne d'Autriche est reléguée dans ses appartements, traitée en étrangère; Gaston d'Orléans se réfugie à Bruxelles; enfin Marie de Médicis essaye de l'y rejoindre; mais successivement repoussée, à la demande du cardinal, de Belgique, d'Angleterre et de Hollande, elle se voit réduite à finir ses jours à Cologne dans le plus profond dénuement.

.XXXVII. Le frère du roi tenta de rentrer en France à main armée, et gagna à sa cause le gouverneur du Languedoc, le duc de Montmorency, héritier direct du connétable, que son nom seul rendait odieux au cardinal, et que le supplice de son cousin avait mis sur ses gardes. Vaincu et pris les armes à la

main, l'infortuné fut jugé par le parlement de Toulouse, condamné à mort et décapité. Le roi lui-même vint stimuler les juges, ordonner l'exécution, et ne partit qu'après le supplice (1632). La peur, non moins impitoyable que l'ambition, le rendait complice de toutes les cruautés de son ministre. Quant au faible Gaston d'Orléans, il ne rougit pas de trahir un ami trop dévoué, et il scella par un lâche abandon sa propre rentrée en grâce. Le beau-frère même de Montmorency, le souple et servile Condé, resta à la cour, reçut une part des biens de la victime, et sollicita pour son fils aîné une nièce du cardinal. Les moins lâches émigrèrent, et l'héritier des Guises alla, sous prétexte d'un pèlerinage, se réfugier et mourir en Italie.

.XXXVIII. Pendant ces embarras intérieurs, l'Espagne et l'Autriche n'avaient pas perdu leur temps. En Allemagne, elles triomphaient des réformés. Usant de représailles envers la France, elles excitaient les susceptibilités de ses voisins, détournaient de son alliance Venise et la Hollande, aigrissaient contre elle le duc de Savoie, toujours en quête d'agrandissement en Italie, et le duc de Lorraine, indisposé par la disgrâce ou l'exil de ses amis; enfin elles nouaient sans scrupule des relations avec tous les mécontents, même avec les huguenots. Encouragées par le succès, elles se crurent tout permis. Un Français, Charles de Nevers, ayant hérité du duché de Mantoue et l'ayant occupé sans en avoir l'investiture, Autrichiens et Espagnols y envoyèrent des troupes. Casal seul, défendu par une poignée d'aventuriers, tint bon, et donna aux vainqueurs de la Rochelle le temps d'arriver.

.XXXIX. Le roi, qui était en humeur de combat, partit avec le cardinal dès le commencement de février par Dijon et Grenoble, et atteignit la frontière de Savoie, à l'entrée du pas de Suse (1629). Le duc de Savoie, sans encore se prononcer, y avait réuni des troupes pour défendre sa neutralité. La gorge, protégée par deux forts, était fermée par trois barricades; le passage semblait infranchissable. Pourtant, tandis que quelques bataillons tournaient la position par les montagnes,

l'élite de l'armée, maréchaux et gentilshommes en tête, enleva les barricades avec un élan sans pareil. Épouvanté de cette furie française, l'ennemi prit la fuite, et ne songea même pas à défendre au débouché de la gorge la ville et la citadelle de Suse. Le duc était si bouleversé, qu'il traita sur-le-champ, et donna passage dans ses États. Casal fut ravitaillé à temps. En même temps le cardinal, plus habile à la vengeance que ses ennemis, reprenait contre eux ses vastes projets; sans leur déclarer encore une guerre ouverte, il commençait par attiser les efforts de la ligue protestante, signait la paix avec l'Angleterre, et, pour remplacer le roi de Danemark, épuisé comme l'électeur palatin, attirait sur les champs de bataille d'Allemagne le roi de Suède, Gustave-Adolphe.

.XL. Sur ces entrefaites, l'affaire de Mantoue s'envenimant et les troupes étrangères s'accumulant de plus en plus dans ce duché, Richelieu, au lieu de les débusquer, trouva plus commode de mettre aussi la main sur un petit État, s'en prit au duc de Savoie, qui montrait quelque mauvaise volonté dans la tenue de ses engagements, lui enleva Pignerol et la moitié de son territoire. Satisfait de cet essai, et voulant également un gage contre l'empire, il jeta les yeux sur la belle province de Lorraine, qu'indiquaient à sa colère les imprudences du duc Charles, cousin des Guises, héritier d'une antique famille, donnant asile chez lui aux mécontents et aux proscrits de Paris. Sans autres motifs, Richelieu l'attaqua avec des forces écrasantes, et le chassa de ses États. Bien que français, le pays tout entier, dévoué de cœur à ses souverains, se souleva dans un patriotique enthousiasme; les curés de village eux-mêmes menèrent leurs paroissiens au combat, et le Vincent de Paul de la contrée, l'humble Fourier, encourut le courroux du cardinal en lui arrachant, par une évasion pleine d'audace et par un mariage furtif, l'unique héritière du duché: héroïques mais vains efforts contre un ennemi trop puissant. Prise et reprise, la Lorraine fut livrée à une affreuse misère, le duc condamné à servir le reste de ses jours comme simple général dans les

armées de l'Empereur, les nobles réduits à la mendicité, Fourier contraint de se cacher et d'aller mourir en exil, les paysans enlevés par milliers pour ramer, la chaîne au pied, sur les galères de la Méditerranée.

.XLI. Encouragé par ce triste succès, qui rappelait les guerres de Flandre, Richelieu occupa l'électorat de Trèves sous prétexte de le protéger contre les Suédois, que lui-même avait appelés. De leur côté, les Espagnols, piqués d'amour-propre et blessés d'une intervention qui ne regardait que l'Empereur, partirent en secret de Thionville, descendirent la Moselle en bateaux, surprirent Trèves, massacrèrent les Français, et emmenèrent l'archevêque prisonnier. A cette nouvelle, le cardinal, feignant une grande colère, déclara à l'Espagne et à l'Empire cette guerre préparée de longue main et qu'il était temps désormais de diriger au grand jour. En effet, plus malheureux que l'électeur palatin et que le roi de Danemark, le Suédois Gustave-Adolphe était mort sur le champ de bataille au milieu d'éblouissants triomphes et n'avait laissé qu'une armée sans chef et sans ressources. Dignes fils des Goths, ces hérétiques du Nord avaient achevé la ruine de l'Empire, changé en désert par dix-huit années de guerre; mais ils n'avaient rien fondé de durable. A la fin, personne n'étant plus en état de continuer cette œuvre de destruction, l'Allemagne se voyait à la veille de retrouver la paix et l'unité sous la main de l'Empereur. C'était précisément l'heure que Richelieu attendait pour se jeter dans l'arène. Maître de la situation, dominant dès lors et ses alliés incapables de triompher sans lui et l'Autriche fatiguée par une si longue lutte, jouant le protecteur impartial des protestants et des catholiques, et prêt à s'agrandir aux dépens des uns et des autres, il se flattait, avec cinquante mille hommes, de gouverner les événements et de faire pencher la balance à sa guise.

.XLII. Un moment il faillit expier cette attitude perfide. L'ennemi le prévint: à l'est, les Impériaux entrèrent en Bourgogne et menacèrent Dijon; au nord, les Espagnols passèrent la Somme et répandirent la ter-

reur jusqu'aux portes de Paris. Qu'allait-il arriver si, payant d'audace, ces deux armées se donnaient la main sur les bords de la Seine? Richelieu lui-même eut peur, et parla de se retirer derrière la Loire; il fallut que le faible mais belliqueux Louis XIII lui rendit du courage, gagnât du temps, reçût des renforts. L'occasion échappée, l'ennemi se vit contraint de repasser la frontière, et, comme à la guerre il n'y a souvent qu'un pas d'une victoire à un désastre, ce furent bientôt les Français, n'ayant pas vu le Rhin depuis Henri II et ne l'ayant jamais passé, qui entrèrent en Allemagne, en compagnie des Suédois, et qui promènèrent leurs drapeaux jusqu'en Bohême. Peu désireux de séjourner dans ces pays lointains, dont ils ne parlaient pas la langue, et qu'ils n'étaient pas encore habitués à fouler périodiquement, ils revinrent prendre leurs quartiers d'hiver sur le Rhin et gardèrent l'Alsace avec Brisach. Non moins forts en Italie, tant qu'ils ne quittaient pas les Alpes, ils défendaient avec honneur le Piémont; aux Pyrénées, ils occupaient le Roussillon et assiégeaient Perpignan. Les Catalans opprimés leur donnèrent la main, se soulevèrent en masse, et offrirent leur pays à Louis XIII. En même temps le Portugal, excité par les agents du cardinal, chassa les Espagnols, et recouvra, sinon sa marine et ses colonies, tombées au pouvoir des Hollandais, du moins sa vieille indépendance.

XLIII. Ainsi, après une courte panique, le triomphe de la France était complet. La ligue protestante, qui en avait fait les premiers frais, avait, pour ainsi dire, disparu, et, suivant son rêve, Richelieu était devenu le seul arbitre de la paix du monde. Amis et ennemis ne vivaient que par ses bienfaits, et lui devaient le prix de son appui ou de sa modération. Il en résultait bien un peu d'aigreur dans les pays réformés. Las de la guerre, les Suédois et les princes d'Allemagne avaient quelques vellétés de s'arranger avec l'Autriche et de s'unir à elle pour chasser ces intrus de l'Empire; la Hollande, consolidée la première par le mouvement calviniste, et fière de ses conquêtes dans les

Indes, répugnait à partager la Belgique avec les Français, et aimait mieux les Espagnols pour voisins. Mais, grâce à son habileté, Richelieu contenait ces alliés incertains, et exploitait de main de maître leurs rivalités, leurs convoitises, leurs dissensions intestines. Source de soucis et de méfiances pour toutes les cours du continent, cette politique avait un plein succès en Angleterre, où Charles I luttait vainement par son inertie contre la fermentation des puritains, et où éclatait, comme en Hollande, le besoin d'un gouvernement énergique et national. Le cardinal flattait les faiblesses de ce pauvre roi, le faisait entrer dans toutes ses vues, lui prenait, pour la guerre du Rhin, ses meilleurs soldats écossais, et, d'un autre côté, ne rougissait pas d'exciter contre lui les farouches sectaires qui jusqu'alors s'étaient bornés à fuir leur patrie et à coloniser l'Amérique du Nord. Aigries par une main étrangère, exaltées par l'enthousiasme religieux, ces passions éclatèrent bientôt en guerre civile, et enfantèrent une révolution qui devait coûter la vie au beau-frère de Louis XIII. Ceux qui se réjouirent de ces calamités ne prévoyaient pas alors que l'Angleterre en sortirait plus forte et capable de rendre un jour le mal pour le mal à ses voisins.

XLIV. Pour le moment, Richelieu regardait comme assurée sa prépondérance en Europe, et prolongeait à plaisir la guerre qui l'avait fait naître et qui l'accroissait chaque jour davantage. Un peuple calviniste se fût passionné pour cet homme d'État, qui, dédaignant toute autre jouissance, identifiait sa grandeur avec celle de sa patrie, et ouvrait un vaste champ aux rêves de l'ambition nationale. Mais, aussi généreux que légers, les Français n'avaient ni la discipline ni la ténacité nécessaires à de telles entreprises, ni le cynisme de tuer ou de corrompre sans scrupule. Ils craignaient, sans l'aimer, ce sombre génie renversant tout, fauchant tout pour aller à son but, et maudissaient une grandeur si tristement achetée. Parfois le tout-puissant ministre cherchait à effacer par des fêtes et par des plaisirs la trace sanglante de ses proscriptions. Mais il avait beau se faire le pro-

tecteur des lettres et des arts, reconstruire la Sorbonne, fonder l'Académie française, pensionner les auteurs, les admettre dans son intimité, discuter leurs plans et dépenser jusqu'à cent mille écus pour monter une pièce de théâtre. Moins facile à diriger que la guerre ou que la diplomatie, le libre souffle de l'inspiration se glaçait en présence d'un pareil maître. Au milieu des travaux médiocres entrepris sous ses ordres, un chef-d'œuvre qu'il n'avait pas commandé passait pour un affront à sa puissance, et ce n'était qu'à force d'encens brûlé en son honneur que le plus beau génie du temps, le grand Corneille, faisait accepter sa tragédie du Cid. Aussi, tandis que la terreur régnait aux abords du Palais-Cardinal, la gaieté, la galanterie, l'esprit français se réfugiaient dans les salons de la place Royale et du Marais, attendant pour se produire que l'effrayante robe rouge eût disparu. Ruinés dans les pays réformés par l'assujettissement de l'Église à l'État et par la prédominance des intérêts matériels, les arts et les belles-lettres se débattaient en France contre le patronage despotique que le cardinal prétendait à son tour leur imposer, et aspiraient, sinon à une liberté complète dont la nation n'était plus capable, du moins à l'entraîner et au laisser aller dont François I et Henri IV avaient été les joyeux apôtres.

XLV. Dans ce peuple si facile à charmer par l'apparence même des grandes choses, mais si peu soucieux de ses intérêts bien entendus, Richelieu trouvait moins de complices pour ses projets ambitieux que de conspirateurs chevaleresques aspirant à délivrer de son joug la reine, les dames, les princes et la France tout entière. C'était à qui renverserait cet invulnérable tyran, qui, bien que malade, ne voulait pas mourir, et qui, renchérissant chaque jour dans son orgueil, voyageait en litière plus haute que les portes des villes, faisait abattre les murailles sur son passage, et, comme en pays conquis, n'entraît que par la brèche. Tandis que le prince de Condé rampait à Paris, son cousin le comte de Soissons, le nouveau duc de Guise et le duc de Bouillon, souverain de Sedan,

choisissaient cette place pour foyer de leurs complots. Ces fils aventureux des plus illustres familles prétendirent renverser le cardinal les armes à la main. L'un fut tué à la tête de sa petite armée victorieuse, l'autre retourna en exil, le troisième en fut quitte pour sa principauté.

XLVI. Malgré ce nouvel échec, l'entreprise tenta encore un jeune étourdi, Cinq-Mars, nourri dans les salons du Marais, depuis peu favori de Louis XIII et se fiant trop à un prince qui n'avait jamais aimé personne. D'une imprudence sans nom, il fit entrer dans ses projets le lâche et versatile Gaston d'Orléans, accepta légèrement les offres faites par l'Espagne à tous les mécontents, compromit avec lui son ami, le fils de l'historien de Thou, et, pour achever sa perte, fut assez naïf pour faire ses confidences au roi. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de vendre les conspirateurs à son ministre, et, toujours le même, Gaston les abandonna sans défense à cette main redoutable. Richelieu revenait du Midi, usé et n'en pouvant plus, mais fier d'avoir pris Collioures et Perpignan. Il traîna ses victimes à Lyon, leur choisit des juges, et pendant qu'elles montaient courageusement sur l'échafaud, revint triomphant à Paris (1642). Ce jeune sang ne devait guère prolonger ses jours. Pendant qu'il multipliait ses précautions, qu'il éloignait du roi tous les officiers suspects, et qu'il s'entourait lui-même d'une garde choisie, la mort arrivait inévitable. Bientôt il fallut la voir en face (1642).

XLVII. Plus digne que Louis XI, le cardinal ne se démentit pas à ce moment suprême. Comme si le succès justifiait les moyens, comme si la politique avait une morale à son usage, il se drapa dans la satisfaction de n'avoir régné que pour la grandeur de la France, et pardonna pompeusement à des ennemis qui ne lui avaient jamais fait de mal, mais qui eux bien plutôt avaient beaucoup à lui pardonner. Ses neveux héritèrent d'une fortune colossale. Traitant le roi comme l'un d'eux, il lui légua, à condition de l'habiter, son Palais-Cardinal, depuis lors Palais-Royal, et de plus quinze cent millé